

lapageblanche
septembre(2000)-numéro(3)

MU

quelques fois
je suis nue de n'être rien

réduite à Mu sur un instant lent
mes branches chutent en pages blanches
votre étourderie m'a brisé d'un vent
petit rien oublié mot négligent jeté
désir d'être effleurée

à peine né en manque d'offrande
mon jour s'écroule à genou

trop sensible
si nue de me sentir rien
je n'ose mendier m'inquiète me fauche
oublie de supplier d'immenses clartés
me tremble me parsème en plage neige
sur un lit qui m'enfouit je m'abandonne

quelques fois le Mu
nue de rien n'être
rien à d'impossibles sensations
rien ignoblement par ma faute
à beaucoup pleurer à n'attendre songe
à grincer l'excessif en douleurs tombées
toute musique éteinte
je me souffre d'un temps où mes paroles
s'adosent au silence assis qui attend

j'attends écorchée j'attends
les heures passent
Mu inanité creux laid épouvanté
mon effroi en folie nie la raison
sans rien de plus

et soudain quand flexible
en véritable mystère en corolle en fenêtre
j'arrive à me vêtir de moi
à me relever à me renaître
sans raison ni secret j'endosse une
dépouille
je m'enveloppe d'être
je reste je redeviens

ces quelques fois où je me dis adieu
en balles élastiques
rebondissent
à pensées pas cherchées se trouvent

énigme Mu
je suis en moi
et me sens presque joyeuse

Marie Mélisou

Août 2000

MU : néant, en japonais

<i>simple poème</i> Mu - Marie Mélisou	2
<i>éditorial</i> L'idée du voyage comme oeuvre littéraire par Constantin Pricop	5
<i>le poète de service</i> Marie Mélisou	6
<i>culture</i> Entretien avec Claudine Lavit Lahlou par Huguette Bertrand	11
<i>e-poésie</i> Huguette Bertrand J.F. Savouret Matthieu Baumier Hanh Truong Franz Louve Laurence de Sainte Maréville Audrey de Sainte Maréville Hélène Soris Hervé Chestel Pierre Lamarque	14
<i>non poésie du monde</i> Le pétrole et la planète par Hervé Kempf	22
<i>poète du monde</i> Hommage à José Angel Valente par Hervé Chestel	24
<i>Moment inoubliable</i> Carnet d'un voyage nordique par Marie Mélisou	27
<i>la chronique du surfeur</i>	36
<i>abonnement</i>	38

L'idée du voyage comme oeuvre littéraire

L'idée du voyage comme... instrument de savoir a pris contour dès la Renaissance. Dans cette époque s'est d'ailleurs cristallisé l'esprit occidental. N'oublions pas, la Renaissance a introduit la connaissance empirique, les représentants de son idéologie ont compris qu'on peut découvrir des choses nouvelles pas seulement par la voie de la spéculation scolastique, comme dans le Moyen Âge, mais aussi par l'expérience vécue, élargir la conscience par les données des sens et par la praxis. Alors, on a commencé à saisir que voir le monde c'est connaître.

Une des tentatives les plus profitables du point de vue spirituel a été ce qu'on a nommé «les grands découvertes géographiques». En voyageant à travers les paysages sur les surfaces de la Terre jusqu'alors cachés dans les cartes sous des taches blanches, les gens de cette ère ont pu découvrir d'autres gens, tout à fait différents, des gens avec d'autres croyances, d'autres habitudes, d'autres visions du monde.

A partir de ce moment là voyager voulait donc dire connaître - et l'aventure des voyages les plus risqués n'était pas simplement une manière de flageller les sens, mais surtout une ouverture de l'esprit. Voyager est devenu le symbole de l'initiation. Le voyage était une initiation. Et il peut encore l'être. Le mot «voyager» peut déclencher les ressorts de l'imagination, nous faire basculer dans le royaume de la fantaisie. Ainsi, par le biais de l'illusion on voyage sans se déplacer de son fauteuil. Xavier de Maistre faisait un... voyage autour de sa chambre... , comme beaucoup d'entre nous, et il a même fait une... expédition nocturne autour de sa chambre...

Ce genre de voyage c'est, je crois, l'essence de cette expérience; et c'est là que le voyage est très proche de la littérature. On lit la littérature de voyage comme tout autre genre littéraire... majeur - pour la vision de l'écrivain, pour sa capacité à nous faire partager son expérience du monde à travers le langage... La littérature du voyage n'a rien à faire avec le guide touristique.

Dans le temps, le consumérisme, l'idéalisation de l'économique, etc. ont changé complètement la situation du voyage. Aujourd'hui voyager c'est plutôt le contraire de ce que cela fut dans son âge héroïque... Le sens spirituel du voyage aujourd'hui ? C'est plutôt une blague. On ne va plus voir ce qui n'est pas connu, mais voir ce que voit tout le monde... On ne voyage plus par esprit d'aventure, pour l'inédit d'une expérience qu'on n'a pas jamais vécue, en un mot pour connaître, non, mais pour se perdre dans les traces de tous les autres... On le fait pour démontrer que je suis dans le vent, que j'ai les moyens, que je me suis réalisé du point de vue social... Pour le voyage d'aujourd'hui on n'a plus besoin du goût de l'imprévu, du sens du risque, d'une curiosité sincère... ; on a besoin... d'argent... et de la volonté de montrer qu'on l'a...

Pour employer encore une fois la comparaison avec la littérature... , le voyage d'aujourd'hui c'est comme la lecture des livres lus par tous, des livres à succès, qu'on lit seulement parce que les autres le font...

Moi, je préfère toujours les écrivains discrets, solides, authentiques - même si on ne parle pas du tout d'eux... Pour les voyages, sont préférables les endroits les plus éloignés des... circuits touristiques...

Le poète de service

Marie Mélisou

Pierre Lamarque : Merci d'abord à toi, Marie Mélisou, d'avoir accepté d'être notre «poète de service»... Ce n'est pas si facile...

Marie Mélisou : Merci à La Page Blanche et à vous tous, écrivains et lecteurs, de me recevoir. Pour moi, prendre le temps de m'exprimer sur l'écriture est bien différent d'écrire, j'en fais chaque fois l'expérience. Il s'agit de m'arrêter, de me regarder, au lieu de foncer sans me préoccuper de moi tant les mots se précipitent... Ils sont déjà porteurs de tellement d'états d'âme !

P.L. : Marie, tu cultives ton propre style, ta propre originalité, tu es moderne, en ce sens que ta poésie, poésie d'aujourd'hui, n'a rien à voir ni avec d'anciennes règles ni de plus récentes...

En cela quel rôle a joué pour toi l'Internet ?

M.M. : ... si je connais les théories des anciennes règles sans éprouver de désir pour leur utilisation, si je croise les plus récentes au fil de lectures de magazines et de livres sans éprouver le besoin de suivre tel ou tel mouvement, ce que tu nommes originalité ou propre style est simplement mon côté facteur Cheval, ma petite cuisine avec les ingrédients mots dans mon arrière boutique écran-clavier ou papier-crayon. Je bidouille, je trifouille, je touille. La plupart du temps ça jaillit et s'impose. Entre moi et moi, jonglerie avec mes sentiments. Reconnaissance d'émotions avant transcription (codée ou non, c'est selon...). Sans formation littéraire particulière, j'apprends, j'apprends, et j'apprends encore. Je découvre chaque jour de nouvelles pistes,

je m'exclame sur des évidences, et mes expériences sur le tas s'ajoutent, s'engrangent. Sauf que maintenant mes goûts et mes connaissances pour certains poètes, pour certaines œuvres s'ajoutent aussi.

Le rôle d'Internet ? A la fois tout et rien. Un rôle énorme. Et simplement celui que je lui fixais, en fait celui que je me fixais : écrire plusieurs poèmes par jour durant un certain temps pour progresser et évoluer en la matière...

But tenu, et atteint très vite parce que j'avais des échos attentifs (et élogieux quelquefois) de lecteurs. Je me suis sentie portée, «regardée» (écoutée), et c'était l'inverse que d'écrire misérablement ses vers dans sa mansarde sans savoir ce qu'en « pensera plus tard le monde » (je pense à Pessoa). Ça se passait là et tout de suite : m'y mettre, aimer écrire, les envoyer, avoir un retour. J'ai écrit mon premier poème sur Internet, pour Cru-poésie en juin 1997 alors que je venais de m'y abonner. Depuis, je n'ai pas arrêté d'écrire. Mes poèmes viennent par vagues, deux, trois, ou dix un jour... plus un creux de quelques jours. Je respecte ce rythme sans me contraindre ni me «mettre au travail». Si je n'ai pas encore appris à finir (des centaines de poèmes sont en friche, en plan), j'ai appris à attendre.

P.L. : Marie, tu as une prédilection pour le sable, pour toi bien plus précieux que l'or. Tu collectionnes les sables de la planète...

M.M. : Je ne sais pas si le sable est plus précieux que l'or... mais je possède infiniment plus du premier que du second... sourire... J'aime les voyages, les îles, les rives, le soleil qui chauffe la peau comme les grandes marées d'équinoxe.

Et lorsque je replonge au hasard dans ma liste de sables répertoriés...

334- FRANCE : Sable de l'île d'YEU. Vendée (85) océan Atlantique.

335- FRANCE : Sable de PALAVAS les FLOTS. Hérault (34) mer Méditerranée.

336- GUADELOUPE : Sable de MALENDUNE. BASSE TERRE. Mer des

Caraïbes.

337- CALIFORNIE : Sable gris de MONO LAKE. USA.

338- LES SEYCHELLES : Sable blanc de l'île du PRASCIN. Océan Indien.

339- ESPAGNE : Playa de TORREMOLINOS. MALAGA. Costa del Sol. Mer Méditerranée. 4°50 - 37°

340- ALLEMAGNE : Sable de LUBECK OSTSEE. Mer Baltique. 11° - 54°

341- GRECE : Sable de KAMENA VOURLA. Golfe d'EUBE. Mer Méditerranée.

342- COLORADO : Sable orangé de RAINBOW BRIDGE NATIONAL MONUMENT. USA. 37° - 113°

343- ÎLE MAURICE : Sable de l'île aux CERFS. Océan Indien

344- BAHAMAS : Sable de PARADISE ISLAND. Mer des caraïbes.

...Je peux affirmer que je rêve autant qu'en lisant un beau poème ! Autant devant les couleurs, les grains, les odeurs, des sables alignés dans des flacons chez moi. Autant que pendant certains voyages.

P.L. : Marie, s'il fallait que tu emportes un nom sur une île déserte, un nom parmi ceux de tous les artistes, celles et ceux, innombrables, des sept arts... quel serait ce nom (à part le mien, bien sûr Marie, bien sûr...) ?

M.M. : Bien sûr Pierre, bien sûr... Sourire... C'est LA question insoluble. Je ne sais pas laisser les objets ni me démunir des livres... J'aime garder, conserver, accumuler, consulter, écouter, regarder, relire, aimer et re-aimer. Comment, dans ce cas, ne retenir qu'un seul nom... impossible.

Pourtant je dois répondre, voyons... Pendant très longtemps j'aurais répondu un Modigliani - à regarder encore et encore - ou une sculpture d'Henri Moore - à caresser encore et encore. Ensuite, j'aurais dit un C.D. de Reggiani - dont je ne me lasse pas - ou un livre de John Irving - si riche, si vaste - ou les trois titres de Stephen Mac Cauley, que j'aime.

Finalement, à cet instant, sans tricher beaucoup, sourire, si je dois garder un seul nom, je garde celui de Hewlett Packard. Mon ordi avec lecteur CD-Rom et accès Internet. Seul moyen depuis mon île d'avoir accès à tous les autres noms de la planète !

Au fait, Pierre, une légère inquiétude m'assaille... Y suis-je seule ou pas, sur mon île ?

P.L. : Marie, Je crois savoir que tu as travaillé quelque temps à la restauration et à la manufacture d'objets d'art... peut-on en savoir plus ?

M.M. : Non, je ne restaurais pas, je reproduisais et je créais. Il y a des années et des poussières d'une autre vie j'étais «Artiste Haut-Lissier» à la Manufacture des Gobelins, à Paris dans le 13ème. Je tissais sur un métier vertical des tapisseries d'artistes contemporains ou des reproductions de tapisseries classiques... Tapisseries destinées à agrémenter certains grands bureaux de ministères ou à rejoindre les trésors du Mobilier National. J'étais (je suis) une passionnée d'histoire de l'art.

Ensuite, durant quelques années, j'ai créé mes propres cartons (dessins en grandeur réelle destinés à la tapisserie) et j'ai tissé mes propres œuvres.

Puis un jour j'ai su qu'il était temps pour moi de passer à autre chose.

Avoir plusieurs vies successives est une grande chance...

Pierre Lamarque : Merci beaucoup Marie !

Marie Mélisou : C'est moi qui te remercie pour cet intérêt pour mon écriture, Pierre. Qui vous remercie pour votre patience...

Lisons maintenant cinq poèmes que Marie Mélisou nous offre...

«Je crois à la passion qui se développe»

Marc Levy - Et si c'était vrai...»

*«Est-ce pour les beaux yeux de qui la regarde,
que la beauté se fait belle ?»*

Couleur ying-ts'ing

Sur du papier vitrail, il bruisse, craque,
écrase le monde, j'ai couché mon ciel trop
vide, ce vertige de neige en eaux qui me
referment, ma maison de dernière route
qui tient encore, si peu, tous mes ponts
disparus aux hauteurs sans crêtes, et la
devanture de la façade démolie avec ses
portes défoncées.

Sur du papier vitrail, couleur ying-ts'ing,
j'ai jeté mes ailes raides et fermées
désormais, le froid de mes mots couchés à
petits coups de faux-plies, les grincements
de ma lumière éteinte quand en menace
d'orage les brumes de chaleur se font
si lourdes, et les souffles suspendus des
voleurs de squelettes qui gignent mon
intérieur entortillé.

J'ai froissé la feuille, me suis éloignée
de moi, petit à petit, avec la volonté de
me disparaître. Ensuite... ensuite, comme
à chacune des fois, j'ai fermé les yeux en
espérant qu'il ne s'était rien passé.

Je vais essayer de songer à du papier de
soie.

ying-ts'ing : en chinois, couleur «blanc bleuté»
ou «bleu nuageux», couleur des porcelaines de
l'époque Song

Silence d'un œil baissé

creux sur le sable en grains
par l'absence même
et les tourments
à chanter sur le toit
tu restes un rêve

creux dans mon lit
une empreinte déshydratée
à la tendresse ni trop
ni trop peu
ma sagesse fleur de soie
est incandescente

creux de chant d'amour
le plaisir s'engourdit
à l'inférieure chaleur
fébrile besoin d'un temps
où l'iris s'agrandit

le silence d'un œil baissé
comme une mémoire sans paroles
prend tout le temps
la parole
silencieusement

«Les mots alors ne servent plus.
Ce sont des mots.
Je les sens, cette nuit, blessés à mort.
Les mots.»

Rafaël Alberti - Nocturno

«Nous sommes parfois impuissants face à
nos désirs, à nos
envies ou à nos impulsions et cela provoque
un tourment
souvent insoutenable.»

Marc Levy - Et si c'était vrai...

Ciel d'eau

des nuages
en une grossesse à terme
tentes de bergers maisons des hommes
ou souffle sillon jusqu'à la mer
crèvent de violences longuement
leurs illusions chavirées
aux leurres de pouvoirs
colère dérisoire des jours et du soir
sur le revers de notre race

diversité pâle mots innombrables
glissent les anges qui s'égrènent
et le ciel d'eau aux ombres sonores
détache des tempes aux amers langages
comme nuit d'enfants sans hommes tiges

drus tourments point de vu étroit
longtemps pleurent des gouttes verticales
marchandes de médiocrités
avant qu'une sorte d'apaisement
dilue une aube et son désespoir

alors un infini en offrande proposée
jette les ténèbres mouillées
et le blanc prend feu

sous l'œil d'une étoile errante
la terre éponge et guide
des effacements audibles
à recommencer les pinceaux les couleurs
les têtes levées les yeux dévoilés

de brefs miracles dorés
au lumineux sans faute

j'aime les matins
loin des ciels d'eau
où déguisée en grosse gomme orange
la nourrice soleil s'ose

Différente pas pareille

écrire poussée par une révolte connexe
toujours je rebelle la vie

qu'ils changent mutent
eux les désarmants désarmés
pour qu'un concentrique de pensées
en jardin japonais
danse à l'enfant qui vivait

souffle à l'enfant qui plus rien de dit
la différente la pas pareille
erre l'éphémère passagère

garde à l'enfant passerelle
sont étoile qui filait

chaotique à tenir l'oreille dehors
colérique triste à la fois
différente aussi pas pareille

j'écris à ma morte
en assez grand

ces petits arrangements

*«Les cailloux n'ont peur de rien. Ils
n'ont pas peur
de l'orage, de la mort, du soleil, de
la mer. Les dents
des cachalots déchirent tout, les hommes,
les baleines,
les navires, mais elles se brisent sur
les cailloux.»*

S. Fitzgerald - Fêlures

Bord intime des mots

D'abord je sens la peau du papier
- je risque la mienne -, puis
je trace des lettres de mots, lentement.

Certains jours doux et silencieux la
couleur de ces mots est une
douleur détachée qui frotte et saigne
dans ma tête. Comme si je
regardais à l'intérieur de moi quand j'ai le
dos tourné - un
endroit pas vivant, un musée, où tout est
là pourtant, comme
avant.

Je me carre dans une force vaine
que j'émotte ici. Ces choses
minces que je pense, traversières, me
regardent et j'ai mal
de si difficilement les laisser vivre
sur la peau du papier. Mal
de si péniblement dissoudre les idées, mal
de chaque chose
chiffonnée qui voudrait briller à la vérité.

[Souvent, je vois à travers une petite voix
qui a envie de
pleurer. Une voix de fin du monde, dit-il.

Parce que j'ai
volontairement posé et rangé les cris de
haine qui brûlent.

Alors égarée, le ciel entier trop grand
résonne à mon cœur, feuille
aux mots rayés, à idées échappées,
je suis pleine de plis fripés,
cassés. Je dois sans cesse passer sur
mes cendres, avec le plat de
mes mains me dégager des idées mortes,

nettoyer cette dalle que
je dresse en paroi dépolie à me séparer
de vous. Et tenter de me
relever. Caillou, papier, ciseau. Etre caillou
serait toutefois
insuffisant.]

Devant la peau du papier un clapotis
de mots confus cognent à ma
trappe sans arrêt. Mais chaque fois
qu'une pensée va devenir un
mot, elle s'arme de chaleur, hurle à
mon cerveau qui se brouille et
je crie. Plus rien ne ressemble au vertige,
tout est vertige.
Je lâche et je coule.

Quand je suis échouée, immanquablement
et en grand mystère, les
significations renaissent, remontent à la
vie, d'un coup,
chaque lettre, chaque fait, chaque sens,
s'arrache de la brume,
naît à la plume.

Je croise, à nouveau, au bout de mes doigts
qui frôlent la peau
du papier, des lueurs blanchies, des
miroirs où l'immensité
coule et éclabousse le poids des idées qui,
à grosses bulles
d'encre, me tirent.

Encore cette fois-ci la peau du papier
habillée de mots a sauvé
la mienne.

Marie Mélisou

août 2000

Le poète de service

Entretien avec Claudine Lavit Lahlou par Huguette Bertrand

Il y a des jours où les mots empâtent
la page
il y a des jours où les pinceaux
effacent l'émotion
et l'œil vide côtoie l'âme desséchée
à la recherche de points d'appui
dans la foison des feuillets
d'un imaginaire cahoté instable.

Me voici écrasée dans la poussière
brisée engluée dans mon corps inerte.
Le chevalet me toise arrogant
et la brise tourne les pages
d'un cahier délaissé.

Bonjour Claudine

hb-- Suite à ma découverte de tes tableaux sur un site web, l'an dernier, j'ai parcouru les pages qui t'étaient dédiées. J'y ai vu bien sûr tes oeuvres picturales, et aussi des poèmes qui accompagnaient tes tableaux. Puisque j'en ai maintenant l'occasion, peux-tu me dire d'où t'es venu l'idée de jumeler poésie et peinture?



La rencontre - Claudine Lavit Lahlou

CL-- En fait, mes poèmes sont nés de ma peinture, expression essentielle de ma poésie. Je n'aime pas les mots, au même degré que je rejette toute école en peinture. Chaque mot est muni de frontières, limites de l'esprit. Avec une bonne connaissance de vocabulaire, il est possible de s'en accommoder, mais je préfère me taire, et m'exprimer sur la toile. Peut-être suis-je malhonnête ? Peut-être est-ce ma dyslexie non rééduquée qui m'a éloignée du monde littéraire ? Cependant un jour, une émotion trop dure a inhibé mes pinceaux, et je n'ai trouvé que des mots pour renaître dans un espace viable. Ainsi est né mon premier poème, en tant qu'outil le plus pratique, le plus rapide

- Peindre demande un lieu de travail, une condition physique certaine et beaucoup de temps – Par ce fait, je me suis intéressée à la poésie dite moderne, cette adjonction de mots sans ciment, sans cohérence apparente qui donne l'illusion de casser les barrières.

Depuis, j'y prends plaisir, et arrive parfois à me bâtir un refuge, sans trop de disjonction entre l'élan de ma pensée et mon moi intrinsèque, entre ce que les autres découvrirons, et ce que

je souhaite découvrir.

hb-- Oui bien sûr que la forme poétique pratiquée de nos jours semble incohérente ou sans ciment, bien qu'elle aussi, possède des règles qui lui sont propres. En est-il de même devant une toile à peindre ?

CL-- J'aborde la poésie comme j'aborde la peinture. C'est un art, et la démarche est la même. C'est un besoin final d'ouverture vers les autres pour aboutir à l'ouverture sur soi. Je n'emploie pas le terme connaissance, car la connaissance n'implique pas d'émotions, n'implique pas d'amour. Comme l'écrivait François Varillon : «Le sens de l'art est lié au dynamisme même de l'esprit : recomposer l'unité perdue, chercher à rejoindre l'identité originelle». L'art est un besoin de beauté

émergeant d'un ensemble indispensable que nous ne cernerons jamais dans sa globalité. Notre esprit humain, limité, ne permet qu'une création tronquée, mais inlassablement l'artiste est poussé à la recherche perpétuelle du beau sans en connaître la définition.

hb-- Tes tableaux m'ont montrée une peinture de style classique, inspirés de la nature, ses mouvements, sa luminosité. Qu'en est-il pour toi concernant l'art abstrait? Peut-on penser que le style classique survivra à l'art abstrait? L'art abstrait ne possède t-il pas aussi des règles qui lui sont propres tout comme la poésie qui aujourd'hui se présente sous une apparence incohérente?

CL-- Certains poussent leur recherche dans l'abstrait. D'autres restent plus classiques comme moi. Néanmoins, je ne rejette pas l'abstrait et comprends que l'on puisse penser y trouver la réponse dans la recherche du beau; les barrières y sont absentes, le champ est libre, et les émotions peuvent être exprimées dans l'absolu. Mais nous entrons alors dans une sorte de monde irréel, voire inhumain, reniant nos limites, nous reniant nous-même. En effet, par définition, l'art abstrait est «l'art qui rejette toute forme représentant tout ou partie de quoique ce soit préexistant dans la nature»... Néanmoins l'art abstrait s'appuie toujours même inconsciemment sur des règles de composition, d'équilibre, de relation d'un élément à l'autre.

Il arrive qu'une oeuvre artistique, poétique, picturale ou autre, survive aux années, aux siècles, en tant que perfection de l'expression du beau. C'est alors une véritable oeuvre d'art. Ces oeuvres là sont assez rares, et je suis curieuse de savoir combien d'oeuvres abstraites survivront aux siècles autrement qu'en tant que témoignage d'un mode de recherche, témoignage d'une époque.

hb-- Ton propos me laisse croire que ce qui se présente sous une apparence abstraite, et

je dis bien apparence, ne peut être durable dans le temps. Si par contre, cette abstraction devient agissante aux yeux de qui la voit, ne serait-ce que pour une seule personne en un temps limite, peut-on penser que l'oeuvre est moins valable qu'une autre de style classique vue par un grand ensemble de personnes?

CL-- Je ne donne pas un jugement de valeur mais pose la question sur la valeur réelle de l'art abstrait tel qu'on le conçoit actuellement. C'est un art récent et seules les générations futures auront la réponse, quand le phénomène de mode sera estompé (pour la peinture comme pour l'écriture).

Ce que je vais ajouter risque de te surprendre. Par expérience personnelle je suis convaincue d'une mémoire de la matière de la même façon que l'on parle de la mémoire de l'eau. Quand je peins sous l'emprise d'émotions très fortes, le tableau obtenu ne passe pas inaperçu même



Le retour - Claudine Lavit Lahlou

si les règles artistiques sont loin d'être parfaites et même si je ne suis pas contente du résultat, comme si la peinture retransmettait au public mes vibrations émotives. Plus le temps passe et plus le tableau a un impact sur le public, sans y avoir apporté une seule retouche. Je suis donc persuadée qu'une oeuvre

abstraite peinte dans ces conditions émotives peut produire le même effet. Il peut en être de même avec toutes les autres formes d'expression artistique. Quel poète n'a t-il jamais eu plus d'impact avec de simples mots mal, voire non agencés, écrits dans la douleur ou dans la joie, qu'avec un poème écrit «à froid» et traduisant parfaitement ses émotions vécues ?

Je me demande combien d'artistes abstraits sont authentiques? L'art abstrait est hermétique réservé aux initiés, dit-on . L'Art par définition ne peut pas, ne doit pas être hermétique . Il doit éveiller l'idéal du beau indépendamment du contexte socioculturel de l'artiste et du public .Tout en émergeant de l'émotionnel, l'Art ne peut être qu'universel ; c'est son essence même. Aussi comprend-on la difficulté à réaliser une Grande Oeuvre quand on choisit

en plus une expression artistique totalement abstraite. C'est pour cela que la majorité des peintres dits abstraits s'appuie en fait sur des représentations tangibles de la nature que l'on perçoit à travers formes et couleurs. En abstrait comme dans une expression plus classique, l'authenticité du transfert émotionnel reste propre à chaque artiste, je dirais même à chaque toile. Mais il arrive que volontairement ce transfert soit inexistant. Peut-on alors parler d'Art ?

hb--- D'où te vient cet élan à peindre des tableaux d'expression classique ?

CL-- Tout en rejetant les contraintes imposées des écoles, je suis classique à mon insu. En fait je suis moi-même, être humain au milieu des autres, à la recherche de mon «identité originelle». L'expression classique n'est pas une contrainte comme beaucoup le pense. Les thèmes utilisés - paysages, portraits... - en peinture comme en poésie, sont la Création et renferment en eux l'essence de nos vies. Cependant l'être humain cherche ailleurs, toujours ailleurs, rejetant son monde, rejetant le monde, or tout objet n'est pas simple objet, tout arbre n'est pas juste arbre ; il est l'infinitude qu'il représente, il est un monde à lui seul. Le monde a été mis à notre disposition; il est notre source de créativité, et chaque création est un monde; mais rien ne nous appartient, ni le monde, ni la création.



La barque - Claudine Lavit Lahlou

hb--- Somme toute, que cherches-tu à atteindre devant une page ou une toile blanche ?

CL-- Dans mon classicisme, avec mes pinceaux, mes mots, j'essaie d'aller au-delà des formes, au-delà des couleurs, pour faire vibrer la lumière et faire revivre cet univers mal connu. Je cherche la réponse au pourquoi de la création en souhaitant faire rejaillir l'essentiel : le Créateur. De façon plus simple, j'essaie de me retrouver, de m'y retrouver. Et comme je l'ai déjà écrit, quand je parviens à pénétrer la matière, à faire corps avec la peinture (j'ajoute ici avec les mots) pour y transmettre

mes émotions, chaque création artistique est naissance, voyage vers l'infini, vers ce tout qui est en chacun de nous, voyage pour atteindre l'instant ou l'infini petit est infiniment grand.

hb-- Sur le site où j'ai découvert tes tableaux, j'ai lu, si ma mémoire est fidèle, que ton attirance vers la peinture t'es venue de ton grand-père. Peux-tu m'en parler quelque peu ?

CL-- Mon grand-père paternel n'était pas conventionnel. Il raisonnait avec son cœur. Un artiste dans l'âme qui a compris ma sensibilité écorchée par ma dyslexie (méconnue à l'époque), une mauvaise santé, un blocage affectif. Non seulement il m'a proposé de dessiner, de peindre, mais il m'a confié son matériel, et m'emmenait dans les expositions. J'écoutais ses conversations avec les artistes; j'étais dans la cour des grands. Il a pris le temps de m'expliquer juste ce que je voulais savoir. Il ne s'est pas imposé. Il m'a appris à regarder, écouter, ressentir, à avoir confiance en moi. J'avais huit ans. Il s'est arrêté de peindre peu de temps après, à cause de sa santé je suppose. J'ai toujours gardé cette passion au fond de moi, même si je n'ai pu m'y adonner que beaucoup plus tard.

hb--- Merci Claudine, pour ce court instant passant par tes mots et tes toiles jusqu'à l'Être dans ce qu'il a de plus essentiel, c'est-à-dire : TOI !

Montez dans la barque de
Claudine Lavit Lahlou
elle vous conduira sur son
Île au Maroc

http://www.geocities.com/c_lahlou/
là où peinture et poésie font bon ménage !

Huguette Bertrand
<http://www.espacepoetique.com>

c u l t u r e

Triangle

Elle est noire
je suis blanche
nous sommes jaunes
humaines triangulaires
reliées à nos espaces
pareillement intimes

Nous sommes différences
et pourtant si humanité
dans un espace aussi restreint
entre les mers agitées
entre le vent la pluie
les pleurs pareillement pleurs

Dedans nos veines
le sang pareillement sang
pousse des cris
arrachés aux chaînes
dedans nos cris
le sang murmure
je t'aime

Huguette Bertrand
hbertran@espacepoetique.com

Tua Te Dannan

Nous levions les pierres d'astronomie
Pour la connaissance et la philosophie
Et nous avons la bonne idée
De respecter lutins et fées.
En ce temps-là survint Gradlon
Il avait d'autres conceptions
Aujourd'hui, il n'y a plus d'histoire
Pas de lieu, pas de mémoire
Je garde seul la connaissance
Il y a une mouche sur mon couteau,
Je me souviens de la grande eau.

J.F. Savouret
savouret@kb.inserm.fr

les poèmes
en lambeaux de déserts arrachés
se défient
des petits écoliers en blouse
grise

Mathieu Baumier
mbaumier@net-up.com

symphonie...

(inspiration d'une peinture de l'artiste peintre à Collioure...)

que je sois jeune/ je veux vous inviter de vivre ensemble...
et chaque soir/ dans le crépuscule...
je commence à jouer musique sur le piano....
et/ vous continuez de peindre sur le canevas...
donc/ nous avons amour désirable!....
mais/ vous êtes engagée!....
je dois/ attendre...
ma musique est lointaine/ et solitude!...
le ton est encore désaccordé!....
et/ un jour/ quand nous avons chance de vivre ensemble....
nos cheveux deviennent poivre-et-sel...
mais/ le ciel est plus bleu que jamais...
et/ les oiseaux chantent mélancoliquement que jamais....
et/ nos cœurs battent émotionnellement que jamais....

Hanh Truong
hanh@itlnet.net

«Quand on est heureux, on devrait pouvoir arrêter le temps!»

Le bonheur

Sorties du labyrinthe, douce Ariane,
Ta fine soie étirée jusqu'aux berges du fleuve
Fige le fil de l'eau.
L'oiseau d'émail dort au cristal des horloges gommées
Et ta main nous cèle la clé du temps
Tes grâces m'inondent de leurs plénitudes

Captif des fontaines aux gerbes suspendues
Le silence du soleil rivé au zénith!
Et ton corps si précieux où sourient tous les replis du jour!
Le bonheur broute comme une jeune biche
Sa queue ondule mollement aux brises d'été.

Serties de lumière
Nos larmes feuillent dans l'air, légères comme des bulles de vapeurs roses
Le soir nostalgique oubliés sur la rive nous laissera-t-il ici?
Nous qui ne voulions pas d'autre éternité!

Franz
appartalouer@videotron.ca

«lettres»

chante champ fossoyeur
terre par terre de voix
morte immaculée

craque mes cris corbeau à la corde d'écorce de ma peau
je suis femme ficelle à coudre les lunes dans les marées

baiser de blanche bouche
écume curieuse
éternel tentation d'eau

je me couche couventine prostituée priant le pire
jouissant du rêve comme un joug entre mes jambes

rive rougissante revenue
empreinte de plainte
sable sous serment

une plage lisse casse tes vagues promesses larguées
de la rivière au fleuve poète resté fidèle mer de ma furie

rumeur de mots morts
feuilles folles
vent devenu

je souffle la passion servante de mes souffrances
aux orages que mon ciel écrit sous les pas de ma vie.

Louve

lucilouve@caramail.com

Sagesse

l'aile s'incurve aux regards
et je chemine au-delà
là où le fou peut être fou
d'abstinence, de sagesse, d'amour
de transes en joies simples,
fou de ne pas être l'autre
fou d'aimer sans accord
désaccordé de l'autre

rafraîchie à l'orange
d'ordalies en tendresses

ma lèvre
gorgée d'îles hallucinées
danse

et bleue, en équilibre
se glisse aux voix envolées.

Laurence de Sainte Maréville
lolaplumes@aol.com

Cerises au vent

Les cerises au vent
branches aux chatouillis
ont pris leur envol
et puis l'arbre aussi

Les pieds nus dans l'herbe
j'attends les flocons
ces p'tits bouts d' papier
couverts de frissons

Dans le moule aux bruits
un clafoutis d'oiseaux
des blancs, des tous secs
et puis des rouges

Dans mes mains tu souffles
apparaît... des ailes
une goutte de pluie.....
mais pourquoi tu pleures ?

Audrey de Sainte Maréville, 9 ans
lolaplumes@aol.com

Trop outremer

Juste un peu plus amer
Juste un peu plus grisant

L'inaccessible

Ce goût de l'inconnu
Vide qui prend la bouche
Qui angoisse le cœur

Sommet de l'indicible

Ce voyage absolu
Friche d'arbres à naître
Note en rythme donné
aux pas de l'espérance

Sans faille
Irrésistible

Juste trop outremer
Juste un peu trop néant

Juste à peine rêvé
L'inaccessible

Hélène Soris

helene.soris@wanadoo.fr

A José Angel Valente

Alors silence il faut
que l'alphabet se taise aux chandelles
mouchées d'une semaine ténébreuse
puisque'épuisé le chanteur
n'apparaîtra plus.

Soleil trompeur ce jour
si chaud de votre absence
Qui me luira devant ?
j'entends qui portera la lampe
et l'huile qui me manquent
puisque'emporté le guetteur?

(Votre mort m'interdit.)

Hervé Chestel
chestel@normandnet.fr

Ensuite je me souviens de l'air, de l'air

P.L
plamarque@aol.com

N o n P o é s i e d u M o n d e

Le pétrole n'est pas trop cher...

Le pétrole et la planète

LES OCCIDENTAUX sont des gens fort heureux : non seulement ils vivent dans un état d'opulence historiquement unique, mais ils ont la chance de pouvoir vivre dans deux mondes à la fois. Dans le monde réel no 1, la combustion du pétrole produit du gaz carbonique capable de provoquer un changement climatique qu'ils jugent très inquiétant. Dans le monde réel no 2, la hausse du prix du pétrole, qui pourrait obliger à en limiter la consommation, leur semble un scandale insupportable. Dans le monde no 1, le naufrage de l' Erika soulève l'indignation des foules et suscite des manifestations. Dans le monde no 2, la vente record d'automobiles en 1999 est saluée comme une performance remarquable. Dans le monde no 1, le premier ministre s'apprête à prononcer un discours soulignant l'engagement de la France dans la lutte contre le changement climatique. Dans le monde no 2, le ministre des finances supprime la vignette auto, encourageant l'usage du premier facteur de l'accroissement de l'effet de serre.

Il n'est pas besoin d'être persan ou martien pour moquer cette dualité. Et pour rappeler que les mondes no 1 et no 2, celui de la bonne conscience écologique et celui du confort à tout prix, sont, malgré tous nos efforts de dissociation mentale, les deux facettes d'un seul et même monde. Dans celui-ci, on ne peut à la fois éviter le changement climatique et maintenir une croissance continue de la

consommation d'énergie. Et dans ce monde opprimé par de si gênantes contraintes, la hausse actuelle du prix du pétrole n'est pas le résultat du comportement irresponsable de producteurs en position de monopole, mais l'effet d'une évolution structurelle de l'économie mondiale. On s'étonne que l'idéologie dominante, si furieusement libérale, oublie les données de base du marché, à savoir que, quand un produit se raréfie, il renchérit.

Il convient donc de rappeler quelques faits. D'abord, le prix du pétrole n'est pas très élevé : exprimé non pas en monnaie courante, mais en monnaie constante - c'est-à-dire corrigée de la dépréciation due à l'inflation -, le prix de 30 dollars le baril de pétrole brut est inférieur aux niveaux atteints entre 1974 et 1985, ainsi que l'indique, parmi d'autres, le rapport International Energy Outlook 2000 du département américain de l'énergie (<http://www.eia.doe.gov>). Ensuite, et surtout, la tendance à la hausse du prix du pétrole s'inscrit dans un contexte de raréfaction progressive des réserves.

Comme l'indique la Statistical Review of World Energy, publiée par BP Amoco en juin dernier (<http://www.bpamoco.com>), le rapport entre les Réserves mondiales prouvées et la production annuelle, après avoir crû continûment entre 1979 et 1989, diminue depuis lors régulièrement (de quarante-quatre ans à quarante et un ans). Les experts pétroliers sont de plus en plus nombreux à penser que l'ère des « grandes découvertes » est achevée. « Parmi les nouveaux gisements trouvés récemment, seuls ceux de la mer Caspienne, ceux en offshore profond du golfe du Mexique, du Brésil et du golfe de Guinée atteignent quelques dizaines de milliards de barils », écrit l'expert Jean-Marie Bourdairé dans une communication à la conférence Energex/ Globex 2000.

Le rythme de découverte de nouvelles réserves ralentit : selon le géologue Colin Campbell,

« nous observons un déficit croissant. Les découvertes ont atteint un sommet dans les années 60, avec un surplus [des découvertes sur la production] de 60 milliards de barils. Depuis, nous sommes passés à un déficit de 20 milliards de barils : nous trouvons un baril quand nous en consommons quatre [http://www.oilcrisis.com/camp-e11/commons.htm]. » Par ailleurs, les réserves de pétrole sont très majoritairement concentrées au Moyen-Orient, tandis que les réserves de gaz le sont en Russie : laisser s'accroître la dépendance à l'égard de ces deux régions est un moyen très sûr de créer des crises politiques futures.

Devant cette situation, qui n'est pas nouvelle, la logique voudrait que les plus gros consommateurs (Amérique du Nord et Europe ont consommé, en 1999, 52 % du pétrole utilisé dans le monde) limitent leur consommation. Que nenni : nonobstant le risque de plus en plus clair d'épuisement des ressources, indifférents au problème de l'émission dans l'atmosphère du gaz carbonique, les deux compères ont gaillardement accru leur consommation de pétrole de 11 % entre 1990 et 1999.

Le résultat de cette boulimie est assez simple : croissance de 11 % des émissions de gaz carbonique par les Etats-Unis, stabilité, et non décroissance de ces émissions par l'Union européenne, multiplication des marées noires (outre l'Erika dans l'Atlantique, l'année 2000 a vu d'importantes marées noires se produire au large de l'Afrique du Sud - menaçant la colonie d'une espèce endémique de manchots -, et, par quatre fois cette année, au Brésil), tentative d'ouvrir à l'exploitation des zones écologiques sensibles, par exemple en Colombie, au mépris des droits des Indiens U'wa, ou dans une réserve naturelle d'Alaska.

du pétrole est néfaste. On peut défendre, tout au contraire, qu'elle peut être souhaitable et prometteuse : en incitant aux économies d'énergie, elle permet de desserrer les contraintes énergétiques de l'avenir, qui sont la raréfaction des énergies conventionnelles et l'accélération de l'effet de serre. De surcroît, des prix relativement élevés du pétrole - et du gaz - ont deux effets positifs : ils facilitent la maturation des énergies renouvelables (solaire, éolien, vagues, etc.) et stimulent l'amélioration de l'efficacité énergétique des équipements existants ; ils allègent la compétition économique imposée au nucléaire, qui augmente les risques d'accidents sur des réacteurs vieillissants : faut-il rappeler que les réacteurs nucléaires sont des machines extrêmement dangereuses ?

Ce n'est pas le chemin pris par les responsables politiques : en supprimant la vignette auto et en détaxant le gazole, ils n'ont pas voulu dire aux automobilistes et aux transporteurs routiers que leur monde - le monde no 2 - devait changer si l'on voulait éviter le pire. A court terme, il s'agit d'éviter l'emballement des prix du pétrole dans une situation conjoncturelle très tendue. « La seule chose qui peut faire baisser les prix, résume Jean Laherrère, un expert indépendant, c'est d'économiser l'énergie. » A moyen terme, il s'agit de s'orienter vers une économie sobre en énergie et en matières premières, faute de quoi le grand totem de la croissance sera un souvenir du passé. Comme les trois petits singes africains, les politiques peuvent vouloir ne rien entendre, les économistes ne rien voir, les écologistes ne rien dire - cela n'empêchera pas la coïncidence des deux mondes du pétrole et de la planète.

Hervé Kempf

LE MONDE mardi 5 septembre 2000

LE MONDE No2 DOIT CHANGER

Au regard de ces faits assez bien connus, rien ne serait plus dangereux que d'entretenir l'opinion dans l'idée que la hausse du prix

*N o n P o é s i e
d u M o n d e*

Hommage à José Angel Valente

Par Hervé Chestel

Voilà. Je crois qu'il me faut commencer par dire ceci : j'entreprends d'évoquer ici José Angel Valente, et je le connais mal. Ce que je sais : je lis son œuvre depuis quatorze ans, depuis les *Trois leçons de ténèbres* découvertes au hasard d'une librairie, qui me brûlèrent les mains, et me convainquirent que cette poésie-là m'était, désormais, nécessaire. Ces lignes, même si elles ambitionnent de renseigner quelque peu le lecteur, de lui donner envie de lire Valente, me sont donc en premier lieu l'occasion du deuil : Valente est mort au mois de juillet. Je l'ai appris par un entrefilet, dans *Libération*. J'en suis resté comme assommé : cette œuvre-là, déjà si réticente à se livrer, dans ce ramassement-là de la langue, cette concentration inouïe du discours raréfié comme l'oxygène sur les hauteurs, la voici close alors même qu'on en espérait de nouveaux déploiements qui, sans jamais résoudre les impérieux mystères de sa production, offriraient encore des perspectives insoupçonnées tout en confirmant la cohérence d'une pensée, d'une vie, d'une écriture.

Valente est né en Galice, en 1929. Il faut donc imaginer une enfance marquée par la guerre civile, une jeunesse sous le couvercle franquiste, des études brillantes, l'occasion de s'affranchir des poussières de cette Espagne-là en enseignant à Oxford, à Genève. Mais on ne lira pas chez lui de confidences autobiographiques faciles, et l'engagement politique qu'évoque Jacques Ancet, son prodigieux traducteur (et passionnant poète¹) ne figure semble-t-il que dans ses poèmes de jeunesse.

Après une période où son écriture travaille dans l'ironie, voire la dérision (Jacques Ancet évoque *Présentation et mémorial pour un monument* (1970), collages de fragments de livres allant de *Mein Kampf* à des discours de Franco, des sermons de l'Inquisition, ou encore des passages de Claudel), Valente fait paraître ce qui constitue à mon sens le noyau de l'œuvre : d'*Intérieur avec figures* (1976) à *Personne* (1996) en passant par *Material Memoria*, et *Paysage avec des oiseaux jaunes*, Valente produit dorénavant une poésie marquée par la spiritualité, fascinée par les exercices des mystiques tant catholiques (il suffit pour le constater de lire sa préface aux poèmes de Jean de la Croix traduits par Jacques Ancet dans la collection Poésie Gallimard) que juifs, comme en témoignent les *Trois leçons de ténèbres*. Nulle bigoterie à craindre cependant : sa poésie aspire à de trop hauts sommets pour respirer le vieux curé franquiste. Il s'agit d'une entreprise mystique, nul doute, d'une poétique de l'être, au risque même du langage. La religiosité n'y a pas de place, puisque la place, le « lieu » du langage est l'objet d'une mise en cause radicale. De la poésie au risque de sa propre perte : voici sans doute ce qui me la rend si nécessaire, ce risque là, fondamental, du silence au cœur pourpre de la profération. Le moment précis du chant est aussi, immédiatement, celui de sa disparition.

Rien de froidement cérébral dans cette expérience des limites. Comme toute entreprise mystique, la poésie de Valente ne s'abstrait pas du corps, dont elle épouse les chimies : os, salives, caresses. Rien d'arrogant non plus : l'évidence de sa culture le dispense de l'ostentation, et l'intensité de sa méditation lui permet d'accéder à une simplicité supérieure. Georges Trackl, le *Requiem* de Mozart, Webern, certes, mais également l'emploi du dialecte galicien : dans la grande perte de l'être, tout peut devenir repère, pourvu que le poète s'en empare, indiquant les amers de son chemin.

Hervé Chestel
chestel@normandnet.fr

¹ Lire par exemple *L'imperceptible*, aux éditions Lettres Vives

Mais silence maintenant; quelques uns de ses textes, *pour mémoire*:

LE CORPS de l'amour devient transparent, usé qu'il fut par les mains. Il porte des couches de temps et d'humides, d'attardés dépôts de lumière. Son miroir est la mémoire où il brûlait. Venir à toi, corps, mon corps, où mon corps repose dans toutes ses salives. En cette nuit, mon corps, illuminée vers le centre de toi, il ne cherche pas l'aube, il n'apparaît pas le chanteur.

(Paysage avec des oiseaux jaunes)

DE TOI ne reste rien
que ces fragments brisés.

Que quelqu'un les recueille avec amour,
je te désire,
les garde près de lui et ne les laisse pas
totalement mourir dans cette nuit
aux ombres voraces,
où à présent sans défense
tu palpites toujours.

(Projet d'épitaphe)

(in: Personne)

BET

Maison, lieu, chambre, demeure : ainsi commence l'obscur narration des temps: pour que quelque chose puisse durer, fulgurer, être présence : maison, lieu, chambre, mémoire : le concave se fait main et centre l'étendue : sur les eaux : viens sur les eaux : donne-leur nom : pour que ce qui n'existe pas existe , se fixe et soit existence, séjour, corps : le souffle féconde l'humus : les formes s'éveillent comme d'elles-mêmes : je reconnais à tâtons ma demeure.

(Trois leçons de ténèbres)

LE SABLE avait la couleur des écailles d'un énorme poisson abandonné et la lumière y tombait avec l'éclat secret de l'acier comme une aile rasante.

Le vide, l'étendue.

L'éclair
soudain de la pierre dans l'air.

Et rien.

Le vol.

Personne.

(Mont Saint Michel)

(in : Au dieu sans nom)

JE PALPE les ombres quand tombe le
soir, dans la plénitude solaire du matin,
éveillé ou dans mes rêves, et je tends
peut-être les bras devant moi, je tâte
l'aveugle profil que je ne peux nommer, je
crois avoir vu des êtres que j'aime encore
et que je ne reverrai plus ou qui eux ne
me reconnaîtront pas, car à présent qui
pourrait reconnaître qui, maintenant que
tu n'es plus là, et que le dernier été a
emporté au loin tes images, très loin, et
avec elles la seule référence certaine au
visible.

(Paysage avec des oiseaux jaunes)

LE CAP entre dans les eaux comme
le profil d'un mort ou d'un dormeur
la chevelure noyée dans la mer. La
couleur n'est pas la couleur; elle n'est
que la lumière. Et la lumière succédait
à la lumière en lames d'une légère
transparence. Le cap descend jusqu'aux
eaux, profil tracé par la main d'un
dieu qui aurait trouvé ici son terme, la
perfection du sacrifice, la pureté de la
ligne ou le désir sans fin des lointains.
Le dieu et la mer. Et au-delà, les dieux
et les mers. Toujours. Comme les eaux
déposent un baiser sur le sable et ne
s'éloignent que pour revenir, je retourne
à ta taille, à tes lèvres humectées par le
temps, à l'éclat de ta peau que le vent
bas de la soirée fait briller. Territoire,
ton corps. La déclinaison tranchante de la
pierre vers la mer, du cap vers les eaux.
Et le vide de tout le créé enveloppant,
maternel, comme une immense demeure.

(Cabo de Gata)

(in: Personne)

L'ANGE

A l'aube

quand la dureté du jour est encore
étrangère,

je te retrouve sur la ligne précise
d'où se replie la nuit.

Je reconnais ta transparence obscure
ton visage non visible,
l'aile ou le tranchant que j'ai combattu.

Tu es ou tu reviens ou tu réapparais
à l'extrême limite, Maître
de l'indistinct.

Ne sépare pas

l'ombre de la lumière qu'elle a
engendrée.

référence bibliographique pour les lecteurs
intéressés à découvrir l'oeuvre de Valente.

Chez Corti:

Au dieu sans nom

Paysage avec des oiseaux jaunes (entre
autres)

Chez Gallimard (collection Poésie)

Trois leçons de ténèbres

Chez Myriam Solal:

Personne

José Angel Valente

poète du monde

Carnet d'un voyage nordique par Marie Mélisou

27 juin 2000

- Fin d'après-midi, sur le pont -

*Je n'ai pas de barrières, j'ai des volants
roulants qui connaissent les pleurs et le
rire. Les uns apaisent, les autres énervent,
mais les deux sont indispensables.*

Je retrouve cette citation notée dans mon cahier. Sans guillemets, sans auteur, je ne sais ni où je l'ai pêchée, ni qui je cite... Mais j'aime ces mots assemblés. Ils sonnent ma vie...

Je suis en route vers le nord du globe, le bateau tangué. Force 7. « Grasp hand rail when using ladder ». J'écris. Je lis. Gilles Lapouge. Raymond Carver. Colette. Un guide touristique. John Fante. Virginia Woolf. Encore 10 heures de pleine mer et au réveil la Norvège offrira ses côtes à mes yeux. J'écris. Je lis. J'ai froid. Il fait encore jour. Je verrai le soleil de minuit, il me tarde de l'apercevoir. Il paraît que l'eau des fjords est bleu clair. Ce soir le dîner est « habillé ».

Ice river

sur le demain du jour qui continue
soleil de minuit
dansent sans fin de longues jambes
qui rient de traverser
des rives imaginaires et glacées

J'écrivais. Partout. Sur l'eau en remontant le fjord d'Ulvik, devant les boutiques et les maisons colorées du port de Bergen, dans le car en route vers le glacier de Geiranger, un dimanche dans le village désert de Lerwick, assise sur un rocher dans un grand vent par un matin frais dans la petite ville endormie de Thorshavn, dans le grand salon du bateau, dans le petit, dans la cabine, à Akureyri au-delà du cercle polaire où je veux retourner un jour, sur la terre volcanique et lunaire de Vestmannaeyjar, dans le port si triste de Reykjavik où seules les fumerolles au loin me faisaient rêver...

Norvège, Ecosse, Danemark, Islande. Un voyage au rebours de l'été. Pendant ce temps, en France, il faisait très chaud. Là où j'étais, plus je montais vers le Cercle arctique, plus mes jours étaient changeants, frais et surprenants. Tout à la fois très vides et très pleins.

28 juin 2000

- Vers midi, dans un salon -

Ce matin, au saut de la couchette j'ai ouvert le rideau pour dévoiler le hublot. Quelle vue ! Des couleurs profondes, une nature sauvage, des falaises, des cascades, la mer, et des oiseaux. Etrange, mais j'ai pensé à la Suisse... avec des sommets bien moindres. Sur le pont la fraîcheur est saisissante. Depuis Calais on a perdu 12°. Et 25° depuis Toulouse ! L'eau du fjord n'est pas bleu clair mais bleu sombre quand j'ai le soleil dans le dos. Et verte lac lorsqu'il est en face. Les falaises (une centaine de mètres, deux cent ?) plongent abruptement dans l'eau, les sapins jouent les équilibristes, l'unique route serpente à peu de mètres de la rive, et les quelques maisons très colorées (elles ressemblent à ces petits chalets des jeux de construction en bois) semblent posées ici au bout d'un monde très imaginable en totalement blanc plusieurs mois par an.

- Fin d'après-midi -

Nous avons quitté le fjord aux eaux tranquilles pour retrouver la pleine mer, résultat : un tiers des passagers jaune citron. Je les croise peu.

Je ne les vois pas. J'écris, j'ai un poil la nausée,
et je regarde l'horizon.

J'ai recopié mes notes pour un prochain roman
dans le salon où se déroulent des cours de
danse de salon, d'où la naissance d'un poème.

...J'écris des poèmes qui « ne servent à rien
». Sauf à m'isoler dans un monde qui me fait
du bien. Sinon je deviens quoi ? Sinon je suis
entièrement vide...

Danse neige

la neige et la neige à l'extérieur
cha-cha-cha en résidence
minuscule dedans
on pose bien tout le poids du corps
cha-cha-cha
devant on revient cha-cha-cha
deux trois deux trois cha-cha-cha
on balance

une danse de salon au sens inverse
trace des lianes conquêtes
à l'absurde des arpents
l'illimité dehors espiègle éblouissant
gravit en riant des rochers blancs

je me tiens à tellement d'oppositions
d'hommes qui en deux trois cha-cha-cha
d'îles qui heurtent la neige encore la
neige
et de rigueurs difficiles
que je souffle remonte me donne
des veilles à sables à pas à soleil

embuée je fabrique du bleu en cercles
à copier le rien des jardins cristallins
l'ombre de la glace le désemparé
débouché
et en même horizon
l'invincible flou
du vertigineux miroir lumineux

cha-cha-cha la neige et la neige
avance on revient le poids du corps sur
le pied droit

je ne reviens de rien
et cha-cha-cha au pas du vent qui aime
de ces contrées terribles
j'avale la pureté

été sur le Cercle arctique
la neige et la neige à l'extérieur
à froid raisonnable dedans
je me laisse faire connaissance
à frôlements d'îles fantômes

1er septembre 2000

Je garde de ces premiers jours en Norvège des
images de cascades bruyantes. Elles résonnent
au loin, coupent le silence, font chanter chaque
vallée. Je garde la sensation d'un froid vif, sans
humidité. Un froid neuf. Nouveau. Etonnant.
A respirer en grand. Je garde aussi une sensation
d'intense liberté en tournant à 360° sur un pont
désert.

Et l'ivresse faisait naître l'urgence d'écrire.
J'écrivais des notes et des cartes postales.
Dans le moindre village je trouvais d'abord le
bazar pour l'achat de mon papier, puis la Poste
pour les timbres.

Je pensais aux mots de Nicolas Bouvier dans
L'usage du monde :

*« Un séjour perdu et sans commodités, on
le supporte ; sans sécurité ni médecins, à la
rigueur ; mais dans un pays sans postiers,
je n'aurais pas tenu longtemps. Pendant des
années, à travers la neige, le sable ou la
boue, le chemin de la poste fut un chemin
rituel. »*

29 juin 2000

- Le soir, longtemps après le dîner -

Aujourd'hui, à Bergen, j'ai vu de magnifiques
cailloux en ambre aussi gros que mes poings
fermés. Des bijoux d'art et des objets
d'inspiration celtique et viking. Un marché aux
saumons odorant et haut en couleurs, ou coloré
et haut en odeurs. Une étrange église en bois
sombre à la forme d'un navire viking retourné.
Des alignements de maisons ocre, rouges,
vertes, impeccablement peintes, décorées et

propres. Des enfants blonds ou roux, des femmes plus fortes que frêles, et des hommes barbus. En tee-shirt, tous avaient chauds, ils déambulaient de ce pas des gens heureux et inactifs certains jours de vacances au cœur de l'été lorsqu'on profite des terrasses des cafés. Il faisait 11°.

J'ai aussi visité la maison (champêtre) du musicien Edward Grieg. Mon ouïe aurait dû être en joie, mais le silence habitait dans cet endroit, dommage.

Seul mon odorat a été sollicité, le jardin de Grieg contient des pollens allergisants de la plus belle espèce dont mon nez se souvient encore.

*« Nous errons enlacés étrangers à nos yeux
sans but et sans bruit la mémoire pour iris »
Jabès*

j'ignorais qu'un autre soleil m'attendait
à m'embuer un peu de jours entiers
qui bougent
à tanguer de ce froid nouveau
profond de nuages

le vent souffle la mer à creux et à
sommets
qui soulèvent à l'identique mes débâcles
aux motifs de terres blondes effilochées
de fjords lagon turquoise

comme la poussière couronne
le bout perdu des berges
le vide regarde les hommes ensablés
qui s'obstinent
j'ignorais qu'un autre soleil
le cœur insurgé
se déroulerait ici en tapis pour
m'encercler

1er septembre 2000

J'ai effectué bien des traversées en Méditerranée... Mais c'est la première fois que je ressentais le mal de terre des marins. Très

fortement. Quitter le bateau et tanguer encore. Tituber. Etre en manque de ces pas chaloupés qui font qu'on doit s'équilibrer sans cesse...

30 juin 2000

- De nuit, sans le sombre... -

Il est minuit quarante-six minutes. Assise le long d'une baie vitrée du grand salon, je regarde se dérouler la vie nocturne et secrète du bord.

Sauf qu'il fait jour. Grand jour. Le soleil ne chauffe pas, pourtant il est là, pâle, jaune clair.

Mais réellement au rendez-vous.

Mon premier soleil de minuit.

Les autres passagers dorment. A côté de moi les aspirateurs vrombissent. Sur le carré de plancher les danseurs testent leurs chorégraphies. Les officiers grecs du bord traversent et lancent des ordres en anglais avec des accents incompréhensibles mais comiques.

Le bateau est passé au-dessus de plusieurs « plates-formes ». Ce sont des endroits où la mer est très claire. D'un bleu étonnant et unique. Vingt mètres de fond au lieu des quarante partout alentour. Je ne pensais pas qu'ici, aussi haut, l'Atlantique pouvait être aussi calme, aussi sereine, aussi lisse. Impression de naviguer sur un lac. Mer d'huile des petits matins de la Méditerranée de mon enfance lorsque j'allais « aux coquillages ».

Demain, tout à l'heure, je monterai au glacier Briksdal. On le nomme aussi le Briksdalsbre (le glacier Briksdal), ou le Brisdalsbreen (le glacier @@@bleu Briksdal).

2 septembre 2000

« La mémoire du poète est son temps.

*La poésie ne change pas la vie,
elle l'échange.*

Nous sommes portés. »

Mers extrêmes

frasques de l'air
sur une réalité de murailles
je cueillette du fugace
et tâtonne à peau de pêche
où affluent de froids mirages
en projets qui traversent

rincée par les vagues d'odeurs lourdes
de mon strapontin je ramène un bout de
monde
à utilité déracinable et mourante
simplement pour voir
connaître et raconter
je tourne bride au devant de mon dos
ris à quelques pensées de vent

leurs mers extrêmes sont
des plates-formes à ressentir la vie
j'y cueillette sur l'eau
des fossiles à terre ferme

1er juillet 2000

- De nuit, dans la discothèque déserte -

Le temps a changé maintes et maintes fois aujourd'hui. Un soleil doux a succédé au fais du matin, ensuite il a fait extrêmement chaud durant une heure trente. Puis, une pluie violente est tombée en bourrasques hivernales. Après le soleil est revenu, amenant un bel arc-en-ciel. Enfin, une douceur inattendue s'est posée un instant sur le dîner, et il s'est mis à faire froid. Rien que de très normal pour ce pays, m'a-t-on dit, « Si le temps ne te plaît pas, attend dix minutes », est un proverbe norvégien.

Quelles avancées en nous offrent les voyages, allées et venues en séjour dans des lieux lointains ? Pourquoi certains aiment ces périples et d'autres ne peuvent pas les imaginer ?

Mauriac a écrit dans son Journal « J'ai peine à croire à l'innocence des êtres qui voyagent seuls. ». Etranger, inconnu, exilé, émigrant, immigrant, réfugié, vacancier, proscrit, touriste, visiteur, pèlerin... Départ, embarquement, éloignement, séparation, expédition, quai de

départ, routard, fugue, fuite, désir... voyage. Voyage surprise, éclair, de noce, d'études, organisé, d'affaires, d'agrément, aller simple, aller retour, transhumance, circuit, périple... Voyage à errances...

*« Amer savoir, celui qu'on tire du voyage ! »
Beaudelaire, Les fleurs du mal.*

*« Ce que d'abord vous nous montrez,
voyages, c'est notre ordure lancée au
visage de l'humanité. »
Lévi- Strauss, Tristes Tropiques.*

*« C'est quasi le même de converser avec
ceux des autres siècles que de voyager. »
Descartes, Discours de la méthode.*

*« Je réponds ordinairement à ceux qui me
demandent raison de mes voyages : que je
sais bien ce que je fuis, mais non pas ce que
je cherche. »
Montaigne, Essais.*

*« Le voyage est un maître aux préceptes
amers. »
Théophile Gautier, Espana.*

*« Le voyageur est encore ce qui importe
le plus dans un voyage. »
Suarès,
Le voyage du condottière.*

J'aime ceci :

*« Ce jour-là, j'ai bien cru tenir quelque
chose et que ma vie s'en trouverait
changée. Mais rien dans cette nature n'est
définitivement acquis. Comme une eau, le
monde vous traverse et pour un temps vous
prête ses couleurs. Puis se retire, et vous
replaced devant ce vide qu'on porte en soi,
devant cette espèce d'insuffisance centrale
de l'âme qu'il faut bien apprendre à côtoyer,
à combattre, et qui, paradoxalement, est
peut-être notre moteur le plus sûr. »
Toujours ce cher Nicolas Bouvier, dans
L'usage du monde.*

Briksdal
du blanc
à frissonner
aussi bleu qu'un néon électrique
et froid d'une chaleur polaire

d'eau de glacier
qui dégoutte
sur du gravier multicolore
ce blanc
si bleu en aporie

2 juillet 2000
- Retour d'excursion -

Lerwick. Îles Shetland. J'ai retrouvé ici sur chacune des maisons les pierres grises de la Cornouaille. Son ciel gris aussi. Ses gens gris. Je me suis penchée sur plusieurs plages pour récolter des sables gris, des cailloux gris, des algues grises... Même leurs célèbres pulls (hors de prix) et leurs bonnets sont gris, tristes et vieillots.

Heureusement, en milieu d'après-midi, qu'une envolée d'enfants aux habits colorés ont surgit de nulle part pour venir tournoyer bruyamment sur la place du village, et agiter sous notre nez je ne sais quelle fête locale.

2 septembre 2000

En date du 2 juillet les pages de mon carnet montrent que si mes pieds foulent Lerwick, ma tête est restée en Norvège, dans la neige et dans les fjords...

« Combien les hivers sont immenses. »
F. Cabrel

fjord norvégien
troupeau de transparences
je capture des désirs
si prodigues en chaleur
à promener du réel peint à la main
à dire ces splendeurs de soirs allumés
à ressentir les offrandes de toujours
que étrangement et étrangère
lorsque je pleure
je me sens proche de moi

d'ailleurs
comment consoler ces armes
sur leurs joues
ces mots pirates qui échouent ?
comment plus près du ciel cet été
voler des impressions de semaines
sous la neige ?

le sel ici a la même odeur
que là-bas
il efface les fenêtres pareillement
les bourrasques les ponts
et précipite le désir

le sel ici a la même odeur
sur le poisson au sol
les pignes des pommes de pins
l'idée de ta peau tannée et arquée

le sel ici sûrement
a la même odeur
sur la peau de chacun des marins

flaques de neiges fondues
souffrances démaillotées
invisible
une haie sépare le lait du soir
des bruits d'ailes du matin

quand aux sons des mots
ils marchent en arrière
où ils croisent plein d'amour
le début de l'hiver

3 juillet 2000

- Sur un rocher, dans le village et sous le
souffle du vent marin -

Ici, un grand coup de cœur ! Je suis dans un endroit tout petit (décidément, comme j'aime les îles...) où je serais capable de mettre en pratique « l'Art de la fugue ». Un endroit si isolé qu'il y a quelques années encore les bateaux y étaient rares. Seulement deux paquebots par an. C'est un bout du monde coloré en maisons de bois, aux collines vertes, au vent insistant, aux habitants discrets (voire inexistant ! Où sont-ils donc ?)

Comme l'écrivait Francis Parkman à propos des pistes de l'Oregon et des Rocheuses : « Ce livre est le reflet de formes et de conditions de vie qui ont, dans une large mesure, cessé d'exister. L'image dont il est le miroir est celle d'un passé irrévocable. « Pour moi, ce voyage est un peu le reflet de cela. Ici le passé se termine. L'île s'ouvre sur aujourd'hui.

Aussi, ici le passé est présent (représenté) sur une durée très courte. Les « îles aux moutons », îles Féroé (Danemark) ont été découvertes au VIIIème siècle. Les objets conservés au Musée ont deux cent ans pour les plus anciens. J'ai admiré quelques belles barques de pêcheurs. Et des reproductions agrandies de photos de la fin du 19ème, magnifiques portraits de féroens : pêcheurs aux traits marqués, femmes dans des maisons plus que sommairement meublées, enfants frigorifiés sur des rochers battus par la mer. Aujourd'hui, dans le port, il y a 300 chalutiers modernes. En route vers l'Islande, je suis déjà dans un pays de pêcheurs.

Ici, les toits des maisons sont recouverts de hautes herbes plantées, des mottes de terre qui reverdissent au printemps. Sous les bourrasques, les toits ondulent, s'agitent en petites vagues, et vivent... J'ai vécu des instants magiques à les observer.

Ici, il manque quelque chose où que je regarde. Ici, îles battues par le vent, 22 îles et des îlots... il n'y a pas un seul arbre.

« Un rien me faisait des horizons »

Gilles Lapouge

bois flottés
et un matin du monde
l'essentiel à tout respirer
tout avaler goulûment

insatiable et nomade
où je ne suis pas née
je prends la piste du songe

ma volonté méprise
les plaies les bosses se goinfre
s'invente dans ce vent

2 septembre 2000

Après les Féroé, la mer. La mer. Le froid. La brume. Le soleil pâle. Encore la mer. Depuis des heures comme depuis des jours... à l'échelle du temps contemporain, où avec Internet je contacte en un instant le Japon ou le Canada, passer 24h en haute mer sans une terre en vue m'a semblé revenir au même que si j'avais été depuis quatre mois sur le Mayflower. Distorsion du temps, dispersion des repères stables, illusions en désirs... et mirages divers. D'hiver aussi...

« Les pays m'émerveillent deux fois : quand je les trouve et quand je les quitte. »

Gilles Lapouge

D'eaux de crépuscules

le jour scintille je gambade
d'un bouleau imaginaire
à une colline en gravier
sur le froid le long des coques
de cargos amarrés
l'hiver en loques pique-nique encore
avec les foins des hommes
un unique jour d'été
les foins de ces hommes
à essaims de villages
s'imagent en taches
et les grimaces à fumées
font de la place pour ranger le dense
et fond l'opaque lorsqu'ils portent
leurs chagrins
nimbés de halos lourds
de plusieurs pierres

les buissons de brumes
ou le voile d'air suaire
les cris de joies porcelaines
en errances de rives
invisibles d'ici de mon fouillis clinquant
récupèrent les absences bougées
les chemins sans abris
et vivent et vivent enfin
d'eaux de crépuscules de tant de mois
à désentortiller ce que le gel entrelace

4 juillet 2000
- Port d'Akureyri -

L'Islande. C'est un pays qui voit davantage de moutons que d'habitants. Des moutons qui paissent en toute liberté. C'est un pays volcanique sans arbre. Les quelques-uns qui ont été plantés sont entourés de clôtures solides. Parce que les arbres rares et les moutons voraces ne vont pas ensemble (coucou St-Ex !) C'est un pays où les chevaux ont cinq allures. C'est un pays où les elfes peuvent voir les hommes mais les hommes ne peuvent pas voir les elfes sauf si les elfes le veulent. J'aime beaucoup Akureyri, ce jour d'été, cette

luminosité à la fois douce et franche comme une journée d'hiver en montagne en France, ce port tranquille, la vue immense de cette baie tranquille.

Villégiature sur océans

des chagrins reniflent sans éclats
ils émergent de l'invisible
s'envolent et tracent en ombres sur
des signes de nageoires
à s'octroyer les dérisions d'ici de là

venus du fond de la terre
le velours vert des algues
comme de longues pattes de flamands
arrête en bord de moi cet océan
où je pourrais pénétrer davantage

ne pas revenir
décor luxueux ciselé à se réfugier

les pièces communicantes
de mes pensées
sont ces prairies de forêts marines
qui habillent les orages le ciel
mes rêves et leurs passages

3 septembre 2000

Au-delà du Cercle polaire (comment cette ligne invisible du Cercle - latitude 66° 32' N - attise-t-elle si puissamment mon imagination ?) , je m'attendais à trouver une terre pelée, à une étendue de gadoue qui n'aurait pas eu le temps de verdir depuis la fonte des neiges. C'était l'inverse. Je garde l'image magnifique d'un paysage découpé horizontalement en trois couleurs très franches. Un premier plan vert vif, des prairies Erin superbes. Un deuxième bleu lagon. L'eau des lacs aux transparences inattendues. Enfin, le troisième, le marron des collines et des champs de lave. Vert, bleu, marron, comme jamais je ne m'y étais attaché.

5 juillet 2000
- Assise sur la lave tiède -

Le postérieur au chaud, mais bien emmitoufflé dans ma veste de quart, à cause du vent glacial. Emotions similaires qu'à Pompéi. Je suis sur une colline de 100 mètres de hauteur qui est née en 1973. Sous ce paysage lunaire sont ensevelies des maisons. 30 millions de tonnes de lave ont en partie englouti l'île. Et depuis 27 ans la terre reste chaude...

3 septembre 2000

Soleil de nuit

C'était la nuit. Et la splendeur du jour
à nuages de mer, ombrageux,
posait à peine un rose fin
sur les monts verticaux collés de neige.

C'était le soir.
Il faisait jour là-bas d'un plein jour d'ici.
Un pays sans sapins, sans sud, immense,
fresque de grandes étendues
qui regardent la fatigue
et oublient d'engranger encore.

J'étais en chasse de pas de velours,
de mains de dentelles,
de pensées vaporeuses et grandies.
Levée très tôt pour amadouer
les interminables parcelles de félicité
je trouvais les poussières des journées
trop longues. Je trouvais une certaine
perplexité aux siècles. Je trouvais que
là-bas aussi la poussière crève les cœurs.

Ce n'était rien. Rien qu'un vide lourd.
Proche. Le temps était encore désert.
Sous la brume de l'aube soudée
à la nuit et aux peines s'entendait le
roulis aux accents
de vibrations intérieures.
Le temps s'étirait. Infini.

4 septembre 2000

Je me souviens que lisais Colette. Quelques descriptions charnelles me touchaient. Je me retrouvais sur quelques notes de simplicité et de sensualité décrites...

Je retrouve mes notes, Colette, L'entrave.

*« Le peu qu'une femme puisse apercevoir
d'elle-même, ce n'est pas la calme et ronde
lumière d'une lampe, allumée tous les soirs
sur la même table, qui le lui montre.
Mais, à changer de table, de lampe, et
de chambre, qu'ai-je acquis ? Le soupçon,
bientôt la certitude, que tous les pays vont
se ressembler, si je ne trouve le secret de les
renouveler, en me renouvelant, moi. »*

Vie sauve d'époque troublée, je sais
comment elle restait debout devant
l'avorton jour.

Les vitres sombres comme un aveugle
avaient envie de passer leurs doigts
contre les visages qui s'approchaient.
De suivre les parfums des regards en
attente, les courages qui ne rougissaient
pas. De sentir une bouche, l'odeur
du printemps, les mouvements des
épidermes, les doubles respirations à
déboutonner et enfermer un corps contre
soi, les étincelles de peaux. De percevoir
chaque courbe, d'étourdir de lumières
clignotantes les yeux fermés et de jouir
de l'appétit insatiable qui gagne parfois
la raison sans la perdre.

Je sais comment elle restait debout.

Cheveux défaits comme un demi-
parapluie déployé, elle restait debout
d'imaginer les pensées des vitres qui
sombres comme des aveugles, il était
tard, avaient envie de passer leurs doigts
contre son visage approché.

6 juillet 2000
- Reykjavik -

4 septembre 2000

Voilà dix-huit ans que j'attendais de visiter Reykjavik... Je suis déçue... Ville aux maisons en tôle ondulée... Trop grand port... Sempiternel Mac Do, Quiksilver, Toys US, etc... Des quartiers en forme de « banlieues » résidentielles à perte de vue. Peut-être, aussi, une grande envie de rentrer... Le propre des voyages.

que penserais-tu si à cet instant
tu pouvais me voir ?
si seulement tu pouvais me voir
à cet instant
ressembler à un carnet de notes
mal écrit en fouillis
à monologues usés et défaits
de servir de traîner
d'user les fonds de poches

et un terre-plein divise mes chemins
où se perdent mes pas

que penserais-tu si à cet instant
tu pouvais me voir ?
en borgne déguenillée
de pensées en lambeaux
pleurnicheuse accrochée à un bout d'aile
qui goûte la tentation
de rebrousser les chemins
de repartir la figure défaite le regard vidé
de là où nous étions penchés à l'intérieur
à examiner la pagaille
qui régnait accompagnée
d'un ramage d'effusions
et verser quelques pleurs

si seulement tu pouvais me voir
à cet instant
si seulement tu pouvais me voir
à cet instant penser
que tout est redevenu calme
penser qu'il est tant
de rentrer pour te retrouver

la pluie redouble
à petits traits de pinceau d'argent
qui oublie l'aridité la pudeur livrée
le sévère des carafes vides

je me poudre aux petits bonheurs
éblouie de vif et de cru
le vapoureux soigne le désordre sa sortie
à l'heure aveugle toujours
où flânent ces souvenirs

surprendre les jours ensembles

en moi se glissèrent des îles
pluies vieilles de neiges d'été
à puffins et leurs peines o
ù je prenais terre
jusqu'à vous

pendant un sommeil réchauffé

Marie Mélisou

Juin - septembre 2000

MomentInoubliable

Où Surfer ce mois-ci ?

dans l'azur ondulant d'une crique,
dans des flots de musique, sous les lumières d'un phare...

1/ la crique : site «Musaie & Poésie» de Yves Ros

perso.wanadoo.fr/yves.ros/
(textes et lectures de l'auteur)

quelques extraits :

<< Nous avons l'habitude d'aller nous baigner dans
une petite crique déserte. Là, une tranchée naturelle
tapissée de galets minuscules entaillait les rochers,
formant un passage étroit qui descendait
jusqu'aux eaux vertes. >>

Yves ROS

<< longtemps avant Hésiode, les Muses étaient au nombre
de trois. On les vénérât dans un très ancien sanctuaire
sur l'Hélicon, et elles s'appelaient Méléte, Mnémé, Aiodé;
chacune portait le nom d'un aspect essentiel de la fonction
poétique.>>

Marcel DETIENNE

<<... à présent que je sais ce qu'est la poésie... >>

Gertrude STEIN

L'adresse de Yves Ros : yves.ros@wanadoo.fr

**2/ Les flots de musique viennent tout droit
du Monde de Sonneur**

un des sites du musicien poète périgourdin

Philippe Fournier

www.multimania.com/sonneur/

Beaucoup de nouveautés sur ce site qui ressemble à une
moderne lampe d'Aladin...

(Images, musique, lectures, poésie personnelle)

deux extraits de la musique de Sonneur :
(en real audio ou en MP3)

Marche des sonneurs-guetteurs : (ou «Les maîtres éveillés»)
www.multimania.com/sonneur/veil.rm
www.multimania.com/sonneur/veil.mp3

Tomate numérique :
www.multimania.com/sonneur/tomate.rm
www.multimania.com/sonneur/tmt.mp3
« Mets-toi par libre choix en opposition harmonique avec une
sphère extérieure, de même que tu es par nature en opposition
harmonique avec toi-même, mais sans pouvoir le reconnaître
tant que tu demeures en toi-même.»

Hölderlin. « La démarche de l'esprit Poétique.» 1798-1800

<< Etudie le jeu des doigts sur le bois de fruitier, les
mouvements sonores ancestraux, la vibration de la colonne
d'air, les décorations et les styles...>>

Philippe Fournier alias Sonneur

L'adresse de Philippe Fournier : sonneur@bigfoot.com

3/ Le phare : site de François Bon

www.remue.net

Ce site, déjà présenté sur la liste de diffusion de la Page Blanche, est certainement un des plus intéressants sites littéraires francophones. On y découvre «Vies singulières des Poètes» de l'écrivain François Bon, essai que l'on espère pouvoir bientôt retrouver à nouveau en librairie, étude originale et attachante de la vie et l'oeuvre de quelques poètes «essentiels»...aussi des études sur Rabelais, des paroles d'«exclus», l'expérience d'ateliers d'écriture, des voix d'auteurs contemporains ou non, bien d'autres choses encore dans ce site dynamique auquel on peut s'abonner.

L'adresse de François Bon : fbon@remue.net

lapageblanche

septembre(2000)-numéro(3)

www.lapageblanche.com

Abonnement :

Pour vous abonner pour un an à la revue électronique, adressez un chèque ou un mandat (pour l'étranger) de cinquante francs à l'ordre de La Page Blanche, à l'adresse suivante :

La Page Blanche
27bis RN 113
33640 Beautiran France

En indiquant votre nom et prénom ainsi que votre adresse électronique.

Vous deviendrez alors membre de l'association La Page Blanche et recevrez la revue tous les mois par courrier électronique.

Directeur de la publication :

Pierre Lamarque

Directeur de la rédaction :

Constantin Pricop

Assistante de la rédaction :

Catherine Lange

Réalisation :

Mickaël Lapouge

Communication :

Hélène Soris

Ont collaboré à ce numéro :

Marie Mélisou, Huguette Bertrand, J.F. Savouret, Matthieu Baumier, Hanh Truong, Franz, Louve, Laurence de Sainte Maréville, Hervé Chestel, Huguette Jéhan

Dépôt légal : juillet 2000

ISSN en cours.

©2000 La Page Blanche - association loi 1901

La reproduction même partielle des articles et illustrations publiés par La Page Blanche est interdite à des fins commerciales